

Penser la spécialité à partir de ses figures historiques : retour sur une journée d'étude

Gilles MONTÉRÉMAL

Doctorant en histoire
Paris 1, Panthéon-Sorbonne
gilles.monteremal@wanadoo.fr

Karim SOUANEF

Doctorant en science politique
IRISSO, Paris Dauphine
k.souaneef@yahoo.fr

Progressivement, la recherche scientifique s'attache à combler son retard dans la compréhension du champ sportif, longtemps considéré comme un espace social peu digne d'intérêt. Depuis une dizaine d'années, l'accent est mis sur l'étude des liens d'interdépendance entre sport et médias. Trop souvent utilisés comme sources, les médias sont désormais saisis en tant qu'objet pour analyser la construction des relations consubstantielles avec le milieu sportif (Derèze, 2000 ; Wille, 2003 ; Combeau-Mari, 2007 ; Attali, 2010).

Ces travaux objectivent une réflexion initiée par les journalistes eux-mêmes (Seidler, 1964). À ce jeu, Jacques Marchand est considéré comme l'historien de la profession de par la richesse des données compilées et l'objectivité de ses analyses. Très souvent cité dans les travaux, il lègue à la communauté scientifique un témoignage original sur le rôle des premiers médiateurs de l'information sportive au sein de cette économie spécifique (Marchand, 2004).

Acteurs « multipositionnés », les journalistes de sport s'engagent dans la construction du système médiatico-sportif à la fin du XIX^e siècle. L'institutionnalisation de ce sous-groupe s'opère dans un contexte de tensions entre l'identité des journalistes et celle des acteurs du monde sportif.

La journée d'étude *Le journalisme de sport révélé par ses grandes figures (XIX^e-XX^e siècle)* du 21 mars 2012 souhaitait mettre en lumière les trajectoires et les représentations de ces grandes figures du métier jusque-là ignorées. Pourtant, la mise en visibilité de

ces acteurs est un bon moyen pour questionner les conflits d'intérêts, le renouvellement générationnel et la question du genre. Historiens, politistes et chercheurs en Sciences et techniques des activités physiques et sportives (STAPS) se sont réunis à Paris Dauphine pour justement aborder de manière transversale ces trois thématiques.

Avant une série d'interventions sur l'histoire et la sociologie d'acteurs spécifiques, Pascal Ory puis Philippe Tétart proposent deux conférences introductives. Ils insistent sur la nécessité méthodologique de décloisonner l'objet « sport ». Le premier inscrit le journalisme de sport dans l'histoire culturelle tandis que le second revisite l'histoire du sport moderne en France sous le prisme de l'activité des reporters. En creux, ils invitent à ne pas considérer le sport comme un objet autonome. Ils recommandent une prise de distance pour l'appréhender dans sa dimension à la fois culturelle et médiatique (journalistique).

Le cadre ainsi posé, les différentes approches biographiques mettent rapidement en lumière l'absence de frontières entre journalisme et sport, tout du moins dans la première moitié du XX^e siècle.

Patrick Clastres insiste sur la proximité physique et idéologique entre Pierre de Coubertin et Frantz Reichel. L'initiateur de l'olympisme et de l'« esprit sportif » est un proche du reporter (*Le Vélo, L'Écho des Sports, Le Figaro*). Frantz Reichel épaula le baron dans la structuration du sport et diffuse les idéaux d'amateurisme et de désintéressement au sein des différentes fédérations sportives qu'il dirige.

Dans le même esprit, Brice Monier a le mérite de traiter d'un journaliste peu connu, Robert Perrier (*L'Auto*), pour souligner sa participation à la propagande d'un sport alors mineur, le basket-ball.

Ce prosélytisme se poursuit à la Libération. Gilles Montéréal, en prenant comme exemple Jacques Goddet, le grand patron de *L'Équipe*, dévoile les conflits d'intérêts de cet acteur dominant à la fois journaliste, patron de presse et organisateur de manifestations sportives (en l'occurrence le Tour de France).

Si ces profils peuvent paraître consonants et exposent une conception homogène du métier, les autres intervenants nuancent cette unité professionnelle.

L'exemple de Georges Rozet, exposé par Paul Dietschy, est très instructif en ce qu'il rompt avec l'image trop répandue qui dépeint les spécialistes de sport comme des agents dominés culturellement. Ce normalien reconverti dans le traitement de l'information sportive est de surcroît proche des milieux nationalistes durant la Première guerre mondiale comme pour signifier encore une fois que le sport ne peut échapper aux logiques exogènes.

Karim Souanef prend quant à lui le prétexte de deux trajectoires, celles de Félix Léviton et Maurice Vidal (*Miroir Sprint*, fleuron de la presse sportive de gauche dans les années 1960) pour opposer deux modèles de légitimité journalistique. Le premier, plus commercial, outre le fait qu'il induise un double positionnement (Félix Léviton était chef de sports au *Parisien Libéré* et directeur du Tour de France), se traduit par un traitement de l'information basé sur les grands événements populaires et l'actualité « chaude ». Le second, plus intellectuel, se caractérise par un engagement politique (membre du PC) et une participation active à la définition de la mission sociale du sport à travers ses écrits.

Cette diversité n'exclut pas le regroupement professionnel au sein l'Union Syndicale des Journalistes Sportifs en France, créée en 1958 par Félix Léviton. L'association contribue à maintenir l'unité du groupe. La défense et la promotion du sport sont les ciments de la solidarité entre ses membres même si cette culture commune donne lieu à des activations différentes selon les stratégies des médias d'appartenance (groupe Amaury, presse sportive de gauche, etc.).

Si ces clivages sont des effets de la concurrence, ils sont aussi générationnels. La table ronde organisée avec des professionnels est l'occasion de constater l'évolution du métier.

Vincent Péré-Lahaille, jeune journaliste à *L'Equipe.fr*, a eu la lourde tâche de confronter ses positions à celle de deux illustres aînés de *L'Équipe*, aujourd'hui retraités, Jacques Marchand et Jacques Ferran (à l'origine de la création de la Coupe d'Europe de football en 1955). Membres du tout premier comité directeur de l'USJSF, ils restent dans la mémoire collective comme ceux qui ont développé la plus grande activité réflexive.

Ces derniers ont alors rapidement stigmatisé le manque d'esprit critique et d'initiative de la nouvelle génération. Celle-ci se concentre sur la recherche du « scoop » et de l'information sensationnelle, dans un souci de dépassement de la concurrence, au détriment du débat de fond sur le sens à donner au sport.

Vincent Péré-Lahaille a reconnu que le travail dans l'urgence et la production en flux de brèves, empêchent le journalisme sur Internet de prendre du recul sur l'information. Si ces aînés lui reprochent indirectement de ne pas suffisamment « créer l'événement », les trois intervenants s'accordent pour cautionner la Une de *L'Équipe* qui retranscrit les insultes de Nicolas Anelka adressées à Raymond Domenech durant la Coupe du Monde de football 2010. Selon eux, la satisfaction du lecteur prévaut sur les « secrets de vestiaires », arguments avancés par les acteurs sportifs pour fustiger le traitement

de cette information. Jacques Marchand considère malgré tout que les propos auraient pu être retranscrits en page deux et trois ou dans une forme plus implicite pour ne pas entacher la noblesse du métier.

La journée ne pouvait prétendre à l'exhaustivité sans souligner le caractère très masculin de ce sous-champ spécialisé du journalisme. Marion Fontaine vient rappeler à quel point la féminisation, avant les années 1980, est un processus hasardeux soumis à « la pesanteur de la sociabilité masculine ». Si les conditions d'entrée dans la carrière sont classiques (légitimité sportive, capital culturel, capital social), les attentes diffèrent en ce qu'on attend d'elles un regard féminin opposé au discours légitime techniciste, ne faisant que renforcer finalement les rapports de domination. Depuis une trentaine d'années, la professionnalisation du journalisme de sport avec la formation au sein des écoles a ouvert les portes à celles pour qui le coût d'entrée est désormais moins élevé malgré la persistance des normes masculines.

Les enseignements de cette manifestation sont multiples en raison de la richesse des interventions. C'est pourquoi nous insisterons plus précisément sur deux points.

Le premier est d'ordre méthodologique. Il renvoie à la méthode d'enquête et à la difficulté de recueillir des données objectives sur ces acteurs pour la plupart disparus. Les chercheurs réunis ont tous dû surmonter un biais : l'absence de politique de conservation des archives dans le milieu journalistique. En effet, il est de coutume de considérer que cette profession est enracinée dans le présent. Le journalisme de sport n'échappe pas à cette règle, même si le personnage de Jacques Marchand fournit un matériau riche à ceux qui enquêtent sur ce microcosme. Son objectivité ne doit pas éviter au chercheur de se protéger contre « l'illusion biographique » (Bourdieu, 1986). Il est alors nécessaire de multiplier les sources : analyse de corpus de presse, archives de la préfecture de police de Paris, témoignages de proches, etc.

La journée d'étude a eu comme mérite de créer une synergie entre chercheurs et de délivrer des données inédites qui se doivent d'être mutualisées tant les interactions entre journalistes de sport étaient multiples, soit par presse interposée ou sur les lieux d'exercice de la pratique sportive. Les limites de l'enquête induisent une forme de légitimisme dans la mesure où elles rendent très compliquée l'investigation sur le « journalisme d'en bas ». Force est de constater que les contributions concernent une minorité qui a formé, à différents moments de l'histoire, l'élite professionnelle.

Le second point affleure à ce qui pourrait caractériser le journalisme sportif. Il est admis que le rapport aux sources est une problématique à résoudre pour tous les spécialistes, qu'ils soient journalistes politiques,

sociaux ou économiques. Cependant, le processus de professionnalisation du journalisme dans son ensemble incite à l'autonomisation vis-à-vis de l'espace social traité. Les différentes présentations qui suivent l'évolution chronologique ont comme dénominateur commun de présenter les acteurs comme des membres de la « grande famille du sport ». L'institutionnalisation du journalisme à travers l'association professionnelle et la mise en place progressive de dispositifs de formation continue en son sein, contribuent à définir le professionnalisme non pas selon les canons de la profession mais comme une quête d'indépendance pour mieux servir le sport.

Ce constat ouvre une piste de recherche évidente. Un détour par les grands noms actuels (Vincent Duluc, Pierre Ménes, Grégory Schneider, etc.) permettrait d'évaluer les représentations de rôle dans un contexte de rationalisation du fonctionnement des institutions sportives. De plus en plus structuré autour de services de communication, elles auraient tendance à mettre à distance la population journalistique et, de fait, à redéfinir le professionnalisme ■

Références bibliographiques

- ATTALI Michael (dir.) (2010), *Sports et médias (XIX^e-XX^e siècle)*, Bordeaux, Atlantica, p. 832.
- BOURDIEU Pierre (1986), « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°62-63, p. 69-72.
- COMBEAU-MARI Évelyne (dir.) (2007), *Sport et presse (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Le Publieur, p. 424.
- DERÈZE Gérard (2000), *Sport(s) et médias*, Bruxelles, Rapport à la Fondation Roi Baudouin, p. 72.
- MARCHAND Jacques (2004), *Journalistes de sport. Militants-institutions-réalisations. Rapports avec le mouvement sportif*, Bordeaux, Atlantica, p. 246.
- SEIDLER Edouard (1964), *Le Sport et la presse*, Paris, Armand Colin, p. 271.
- WILLE Fabien (2003), *Le Tour de France : un modèle médiatique*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, p. 330.